

Antje Kolde

Charles-Victor de Bonstetten et l'Antiquité¹

I

»Bonstetten, disons-le bien vite pour nos Français qui savent si bien ignorer et sitôt oublier (quand ils l'ont su un moment) tout ce qui ne figure pas chez eux, sous leurs yeux et sur leur théâtre, était un aimable Français du dehors, un Bernois aussi peu Bernois que possible, qui avait fini par adopter Genève pour résidence et pour patrie, esprit cosmopolite, européen, qui écrivait et surtout causait agréablement en français, et qui semblait n'avoir tant vécu, n'avoir tant vu d'hommes et de choses que pour être plus en veine de conter et de se souvenir.«

Voilà le début de la première des trois *Causeries du lundi* que Sainte-Beuve consacre en 1860 à Bonstetten, sans doute les lignes les plus connues écrites sur Bonstetten, car maintes fois citées. À la fin de cet extrait, Bonstetten apparaît tel Ulysse dans les premiers vers de l'*Odyssée* : « (O Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif : celui qui pilla Troie), qui pendant des années erra, voyant beaucoup de villes, découvrant beaucoup d'usages... ». Si Sainte-Beuve nous présente implicitement Bonstetten sous les traits d'Ulysse, ce n'est pas un hasard, tellement l'Antiquité est présente dans la vie de Bonstetten, essentiellement par les auteurs qui l'accompagnent tout au long de sa vie, mais également par les vestiges archéologiques dont il suit la découverte avec passion.

Dans les pages qui vont suivre nous nous intéresserons d'abord à la rencontre de Bonstetten avec les auteurs antiques, pendant ses années de jeunesse et de formation, puis au début de son amitié avec Jean de Müller. Dans un deuxième temps nous verrons l'usage que Bonstetten fait de ces auteurs, qui lui sont tantôt des compagnons de route, tantôt des modèles, mais aussi des maîtres à penser et des dispensateurs de savoir et de sens de la vie, comme le donnent à voir sa correspondance et ses nombreux traités. C'est également dans cette deuxième partie que nous évoquerons l'intérêt de Bonstetten pour les vestiges antiques.

¹ La citation provient de Sainte-Beuve. Voir ci-dessous.

II

La rencontre de Charles-Victor de Bonstetten avec les auteurs antiques

Quels auteurs grecs et latin Bonstetten a-t-il lus, et quand ? Pour répondre à cette question, nous ne disposons malheureusement pas d'une liste dressée par Bonstetten, comparable à celle qui regroupe les personnalités dont il a fait connaissance et les villes et les pays qu'il a visités et qu'il dicta à Espérance Sylvestre au début des années 1830. (Bst I 110-127) S'il n'existe pas de liste semblable pour les auteurs antiques qu'il a lus, c'est peut-être parce qu'ils lui étaient si familiers qu'il ne pouvait les dissocier de lui et les énumérer dans une liste – sa façon spontanée de les citer dans le texte, souvent sans indiquer l'auteur en question, est peut-être justement révélatrice de cette familiarité. Aussi devons-nous nous satisfaire des indications qu'il fournit dans ses écrits, plus particulièrement ses lettres.

Ainsi, dans divers textes, reproduits aux pages 1-127 du premier volume des Bonstettiana, Bonstetten retrace la formation dont il a bénéficié. Après les toutes premières années de sa vie passées au château de Buchsee, il vit son enfance à Berne. Des quelques lignes qu'il consacre à ces années-là, il ressort que la formation qu'il reçoit ne satisfait pas la faim de son intelligence : il n'y apprend « que des mots latins et grec ». (Bst I 57 ; langue originale : allemand) Si bien qu'après bien des années d'apprentissage et malgré tout le zèle employé lors des leçons, il ne comprend à l'âge de dix ans pas la moindre ligne de latin. (Ibid., p. 25). Ces leçons, loin de l'intéresser, le terrorisent – mais ne le détournent étonnamment pas des auteurs latins : « je me souviens qu'à l'âge de 13 ou 14 ans, je fuyais les leçons de M. Sprüngli pour aller lire Horace dans le grenier de la maison » (Ibid., p. 717 ; langue originale : allemand) écrit-il à son père en 1769. À l'issue de ces premières années, son père l'envoie en 1759 à Yverdon, où le jeune Charles-Victor habite d'abord chez la famille Haldiman, puis, de 1760 à 1763, chez la famille Traytorrens, dont il garde tout au long de sa vie un souvenir ému. Il y reçoit certes au début encore des leçons du pasteur allemand – mais à son plus grand bonheur, les Traytorrens sont rapidement convaincus de l'inutilité de son mentor et le renvoient, si bien que Charles-Victor devient son propre maître « et maintenant seulement, je me mis à travailler avec passion ». (Ibid., p. 28 ; langue originale : allemand) « Je voulus utiliser mon latin et me rendis compte que je ne savais que peu, voire rien du tout ». Il découvre alors quelques volumes d'Horace dans l'édition bilingue de Dacier qu'il dévore, même s'il y comprend fort peu. « Ce que je ne comprenais pas, je l'apprenais par cœur en me promenant, jusqu'à ce que j'y découvrisse quelque sens ». (Ibid., p. 28-29 – langue originale : allemand – et 58) L'habitude d'apprendre les poèmes d'Horace par cœur en cheminant,

Bonstetten la conservera toute sa vie, comme nous l'apprenons par une lettre écrite en 1834 par Albertine-Andrienne Necker, née De Saussure, à Henri Boissier et où elle raconte : « [Bonstetten] cherchait surtout à entretenir sa mémoire et il apprenait par cœur son Horace dans sa voiture ». (Ibid., p. 165) Même si à Yverdon, Charles-Victor peut compter pour ses lectures d'Horace sur l'aide d'un ex-jésuite, il les mène surtout en autodidactique, comme celles, très tâtonnantes, de quelques œuvres philosophiques de Cicéron. (Ibid., p. 58)

En mai 1763, Bonstetten quitte le havre d'Yverdon pour se rendre à Genève, où il reste trois ans. Dans le cadre de ses études dirigées notamment par Abraham Prevost, il poursuit sa lecture d'auteurs latins, privilégiant désormais la prose – les œuvres philosophiques et oratoires de Cicéron (ibid., p. 263-264) et l'histoire romaine de Tite-Live (ibid., p. 390), deux auteurs que Bonstetten lit dans le cadre de son programme d'études et qu'il appréciera tout au long de sa vie. À Genève, il prend également des leçons de grec auprès d'Abraham Prevost, avec un certain succès – « cette langue ne me coûte aucune peine », écrit-il à son père en juin 1765 (ibid., p. 390). Cependant, s'il lit toute sa vie les auteurs latins dans le texte, ce n'est pas le cas pour les auteurs grecs : dans un de ses aperçus autobiographiques, Bonstetten raconte n'avoir appris le grec que pendant un an et avoir arrêté les leçons à l'âge de 15 ans, étant alors capable de lire le Nouveau Testament en grec (ibid., p. 25 et 205) – en 1760, bien avant de séjourner à Genève ; les leçons de grec prises auprès de M. Prevost ne sont donc promises à aucun lendemain.

Le 29 octobre 1766, Charles-Victor doit rentrer à Berne. C'est pour lui le début d'une période terrible, marquée d'une profonde souffrance morale et d'un ennui mortel. Cette période sombre dure, à l'exception de quelques interruptions comme le voyage de Suisse en juillet 1767, jusqu'à son départ pour la Hollande, au printemps 1768, où il s'immatricule à l'université de Leiden. Ni dans les lettres qu'il écrit à ses divers correspondants, ni dans les paragraphes des récits autobiographiques consacrés à son séjour en Hollande qui dure jusqu'à fin juillet 1769, il n'évoque la lecture de textes antiques. Il en va de même pour son séjour en Angleterre (fin juillet 1769-24 mars 1770), essentiellement à Londres, puis à Cambridge auprès du poète Thomas Gray. Il est néanmoins évident que du moins les philosophes grecs sont évoqués dans les discussions entre Gray et Bonstetten – dans une lettre adressée le 12 avril 1770 à Charles-Victor, Thomas Gray se réfère longuement à la *République* de Platon (ibid., p. 759-760). Sans doute les deux amis évoquent-ils de tels sujets également de vive voix, peut-être lisent-ils même à ces occasions l'un ou l'autre texte. Que ce soit simplement par le biais de discussions ou à travers la lecture de textes, Charles-Victor s'approprie manifestement la

théorie politique de Platon : il s'y rapporte tout naturellement dans une lettre à son père, écrite le 19 août 1770 près de Paris et dans laquelle il trace le portrait de la monarchie française. (Ibid., p. 780) Et à considérer le naturel avec lequel le poète anglais cite des vers virgiliens (ibid., p. 737), on ne peut douter qu'il parle également d'auteurs latins avec son jeune ami suisse. En octobre 1770, Charles-Victor rentre via Genève à Berne, où il succombe une nouvelle fois à un ennui paralysant. Il parvient lui échapper grâce à la visite d'un ami anglais, Norton Nicholls, avec qui il parcourt l'Oberland Bernois et le Valais durant l'été 1771. À la suite de ce voyage, Charles-Victor réussit à ne pas retourner à Berne, mais à séjourner à Valeyres près d'Yverdon, puis à Genève du printemps à l'automne 1772 avant d'être rappelé à Berne fin octobre, au chevet de son père. Dans une lettre datant du 19 août 1772, il brosse à son père un tableau enthousiaste d'un court séjour dans la maison de son maître Charles Bonnet à Genthod et de sa méthode de travail tant auprès de Bonnet qu'à Genève qui « apaise les passions de l'âme, dissipe les inquiétudes, et procure ce calme, cette paix où l'on jouit de tout ». (Ibid., p. 904) Pour expliciter son propos, il évoque un passage de Lucrèce, « un beau tableau du Temple du Sage, où retiré dans le sein de la paix et de la lumière, il voit sous ses pieds les orages et les sottises qui tourmentent le reste des hommes ». (Ibid.) Au détour de cette phrase, le lecteur se rend compte que non seulement Charles-Victor poursuit sa lecture des poètes latins, et cela d'une façon que l'on pourrait qualifier de « spontanée » en ce qu'elle ne fait pas partie d'un programme ouvertement décliné à son père, comme celle de Tite-Live ou de Cicéron ; mais aussi, comme c'était le cas pour Platon dans l'avant-dernière lettre citée, que le jeune homme s'est approprié le texte antique et surtout son message, devenu une référence bien présente. Et si l'on considère l'ensemble des années de formation, on constate que malgré des conditions assez peu propices à l'apprentissage des langues anciennes, Charles-Victor a non seulement appris le latin en autodidacte au point de pouvoir lire les textes en langue originale ; mais aussi que le contenu de ces textes le touche au point qu'il s'en entretient avec certains de ses amis – notamment Thomas Gray – et qu'il l'intériorise.

III

Les auteurs antiques comme sujet de discussion et de lectures

Que certains dialogues avec Thomas Gray concernaient de textes antiques, nous ne pouvons que le supposer sur la base des lettres cités ci-dessus. Il en va différemment avec d'autres interlocuteurs, plus tard : quelques-unes des lettres que Charles-Victor envoie lors de son premier voyage en Italie (1773-1774) à Jean de Müller, le futur

historien des *Républiques fédératives des Suisses*, montrent bien davantage le rôle que les textes antiques jouaient dans leurs entretiens. À titre d'exemple, citons la remarque de Bonstetten au sujet du comte Firmian : « Mon cher, il sait mieux que nous deux ensemble son Horace et son Virgile » (Bst II 150) – une remarque qui montre bien l'importance que les deux amis attachent à la connaissance intime de ces deux poètes, qui devaient fréquemment alimenter leurs discussions. Un autre témoignage de cette familiarité se lit dans la description que Bonstetten fait à son ami de certains endroits qu'il visite, comme les alentours de Naples et la grotte de la Sibylle : observations sur place et évocations tout comme citations en latin du chant VI de l'*Énéide* de Virgile s'y entremêlent. (Ibid., p. 195-197) À cette superposition géographique du monde virgilien au monde contemporain de Bonstetten se joint une superposition chronologique : à plusieurs reprises, Charles-Victor retrouve dans les coutumes italiennes qu'il observe celles-là mêmes que décrit Virgile, comme dans la lettre écrite le 20 mai 1774 à Rome : « Je suis fatigué (...) et puis, au lieu de me mettre à vous écrire, je viens d'écouter deux poètes qui, assis chacun sur un tronçon de colonne, s'attaquaient et se répondaient, accompagnés d'une guitare – et cantare pares et respondere parati ». (Ibid., p. 208) S'ensuit une description empreinte d'humour de ce combat poétique au clair de lune, de l'allure des deux protagonistes, du contenu pittoresque de leurs chants et de la réaction du public. Dans ses diverses phases, la correspondance entre Bonstetten et Jean de Müller témoigne fréquemment de l'importance des auteurs antiques dans les discussions et les réflexions des deux amis, de même que du temps qu'ils passent à les lire ensemble. Nous y reviendrons plus bas.

Jean de Müller n'est pas le seul avec qui Bonstetten lit les textes antiques. Il y a par exemple aussi son amie Friederike Brun, née Münther, poétesse danoise d'expression allemande. Ainsi, lors du séjour de Friederike Brun en Suisse, dès la mi-octobre 1796 à Valeyres, puis du 19 décembre à la mi-avril 1797 à Berne, ils lisent ensemble des traités de Cicéron et des nouvelles de Lucien, les deux auteurs dans des traductions allemandes, comme le raconte Mme Brun dans son journal. (cf. e.a. Bst VII 392, 422, 431, 433) Bonstetten et Mme Brun s'adonnent également à de telles lectures lors de leur séjour à Rome, en 1802-1803 : dans son journal, Mme Brun consigne les textes lus en compagnie de divers amis – l'*Énéide* de Virgile, Horace, Plutarque, Denys d'Halicarnasse, Horace, Ovide. (cf. e.a. Bst IX 429)

IV

Comment lire les auteurs anciens ?

Dans les lettres écrites à son père et citées ci-dessus, nous avons vu que lors de ses années de formation, Bonstetten lit de façon systématique certains auteurs latin, tels que Cicéron. Après sa rencontre avec Jean de Müller, Bonstetten reprend cette lecture systématique. Dans les lettres qu'il adresse à son ami, revenu depuis peu de ses études à Göttingen, il est bien plus disert au sujet de cette lecture que dans celles à son père. Ainsi, nous apprenons qu'à présent il prend en note des extraits. Cette façon de lire change la perspective sur le texte, comme il le constate dans cette lettre de début octobre 1779 : « Je fais tous les jours la moitié d'un livre de Grotius, et la moitié d'un livre de Pline. J'avais lu ses lettres, mais quand on les extrait, c'est un autre ouvrage ». (Bst III 844) Cette lecture approfondie est le fruit de l'échange intellectuel stimulant avec le jeune historien qui encourage son ami à lire tous les grands auteurs, comme dans cette lettre du 10 avril 1776 : « Tacite, Tite-Live, Montesquieu, Justinien, Blakstone, Machiavel, toute la grandeur que la Grèce antique et la Rome éternelle, que notre nord énergique, la Bretagne libre, la monarchie française et le zèle allemand ont produite, tout ce qui, des œuvres profondes et bien pensées de tant de grands hommes, est parvenu jusqu'à nous, après les nombreux ravages causés par les barbares et à travers trois millénaires et demi, tout cela, mon ami, est déployé devant nous et s'offre à nous pour nous instruire. Tout le monde antique et tous les âges passés ont travaillé pour nous, et celui qui a conservé cela pour nous, qui qu'il soit, nous exhorte : lis et deviens savant. Si nous nous adonnions ensemble à ces études divines – car sous le soleil, rien n'est plus digne de l'homme – si nous lisons ensemble, si nous travaillions dans deux chambres voisines et que le soir nous pouvions partager nos observations, quel gain ». (Ibid., p. 34-35 ; langue originale : allemand)

Il apparaît clairement dans ces lignes que la lecture commune, pratiquée sur le mode épistolaire ou sur le mode directe, sert désormais à plus qu'à s'assurer une connaissance parfaite des textes latins susceptible de rivaliser avec celle d'un comte Firmian ou qu'à retrouver des traces antiques dans le paysage italien ou dans les mœurs italiennes, comme c'était le cas lors du premier voyage de Bonstetten en Italie : dorénavant, les deux amis visent la connaissance intime de l'histoire. Cela ressort nettement d'autres passages également, comme de la suite de la lettre citée précédemment ou de celle-ci, rédigée quelques jours plus tard, où Bonstetten livre son appréciation de Pline : « Vous n' imaginez pas à quel point les Lettres de Pline sont intéressantes quand on en fait un extrait. On est à Rome, on sait la nouvelle du jour, on y

connaît la meilleure société. J'ai presque fini, après cela je vais extraire ou Suétone ou Tacite. – Ces lettres donnent mieux qu'aucun ouvrage une idée du gouvernement d'alors, où l'esprit républicain avait reparu avec les anciennes formes. (...) ». (Ibid. p. 852-853) Après quelques lignes sur Pline, puis sur diverses affaires, Bonstetten ferme la lettre, pour la rouvrir quelques jours plus tard et y ajouter des citations de Pline, en latin. Au milieu de ces citations, dont l'une reproduit un petit dialogue de deux personnages sur le degré de vérité que l'on peut attendre d'un ouvrage historique, Bonstetten fait une proposition à Jean de Müller : « Beau mot digne de Rufus et que vous pourrez rappeler quelque part ». (Ibid., p. 854) Pour bien comprendre la portée de cette proposition, il convient de se rappeler que Müller est en plein travail pour sa *Vue Générale sur la Confédération des Suisses* (1776-1777).

L'histoire de la Suisse tout comme l'histoire universelle jouent un rôle primordial dans l'échange si productif entre Müller et Bonstetten, qu'il s'agisse de lecture et de prise d'informations ou d'écriture. Ainsi, le souci de s'informer de manière systématique et exhaustive pousse Müller, lors de son séjour en Allemagne, à lire tous les textes antiques qu'il peut se procurer, si possible en langue originale, mais aussi à l'aide d'une traduction, si nécessaire. Il suit l'ordre chronologique et, à l'intérieur d'une même période, il regroupe les auteurs par genres. Pour ne pas perdre le fruit de ce travail de longue haleine, Jean de Müller prend des notes et recopie des extraits, conservés aujourd'hui dans les archives des frères Jean de Müller et Georg Müller, dans la bibliothèque municipale de Schaffhouse. Le 4 juin 1781, il écrit de Kassel à Bonstetten qu'il se donne dix-huit mois pour lire les auteurs de toute l'antiquité – en réalité, il mettra plus de trois ans. Dans ses lettres à Bonstetten, Müller fait état de son avancement et livre ses impressions sur les divers auteurs. Son rôle d'ami-animateur ne s'arrête cependant pas là. De fait, le 20 septembre 1783, de retour à Genève, il écrit : « Que Madame de Bonstetten ne lise pas les vies des hommes les plus indignes qu'étaient la plupart des anciens empereurs. Mais qu'elle lise Plutarque, la Cyropédie, le Cicéron de Middleton, le Salluste de Des Brosses, etc. Dans Tite-Live, dans Denys d'Halicarnasse, on trouve beaucoup qui se prête à lire en société. (...) Lis Hérodien. Parmi les Anciens, dont j'ai déjà fait des extraits, il y a pour vous Homère ; Hésiode (en grande partie, du moins) ; le plus grand des tragédiens, Sophocle ; le plus érudit, Euripide ; Hérodote, extrêmement aimable et intéressant ; Palaiphatos, qui explique avec bonheur beaucoup de fables ; (pour toi, Thucydide, et celui dont la grâce est inimitable, Lysias, que Auger a récemment traduit ; Antiphon, également, et Andocide, s'ils sont traduits ou le seront un jour), tout Xénophon, beaucoup de dialogues de Platon, aussi les anciens moralistes, traduits à

Paris, (pour toi, la profonde politique d'Aristote, Théophraste aussi, l'érudit amène et Démétrios de Phalère, du moins dans la traduction italienne de Segni), Diodore de Sicile, en tout cas à partir du livre 11, bien qu'il expose également la mythologie avec beaucoup d'érudition ; oui, Théocrite ; et Callimaque, s'il est bien traduit (Caton et Varron, sur l'agriculture ; plus érudit que tous deux, Columelle) ; le grand Polybe, dont bien des histoires vous intéresseront tous deux ; tu connais Cicéron ; Térence et Plaute ; pour ne rien dire de Salluste, de Cornélius Népos (surtout son Épaminondas), de César et d'Ovide. Tous ceux que je lirai encore, je te les signalerai et te les décrirai. Rien n'est plus important que de savoir remplir la vie ; la richesse consiste moins en or qu'en ressource. Ne les oublie jamais. Elles vont distraire ton esprit des souffrances du moment ; elles vont te transporter aux époques de l'insouciant candeur et de la grandeur silencieuse des âmes antiques. Ensuite, l'amitié chauffera les idées qu'elles te donneront ; elles porteront des fruits chez toi et chez moi et peut-être pour le publique ». (Bst IV 757-758; langue originale : allemand)

Aux yeux de Bonstetten, les auteurs anciens ne constituent pas seulement une mine de renseignements, comme l'attestent par exemple ses remarques sur Pline que nous venons de lire, mais aussi un modèle de style. Ainsi, au sujet de quelques pages de sa *Vue Générale* que Müller lui a envoyées pour relecture, Bonstetten lui écrit le 28 juillet 1776 : « Dans vos écrits, on sent ici et là le lecteur zélé des Anciens, et ce sont justement les meilleurs passages. Vous devriez constamment utiliser Salluste et Tacite, comme les Indiens le bétel – c'est-à-dire mastiquer une belle expression dans votre bouche et la transposer dans votre être ». (Ibid., p. 111 ; langue originale : allemand) De tels jugements révèlent que Bonstetten a intégré l'art de l'observation appris chez Bonnet dans sa poétique de l'historiographie et qu'il accorde une grande importance à l'esthétique. Tout au long de leur amitié, Bonstetten ne cesse de faire à Müller des remarques sur son style. Plus de vingt ans plus tard, après avoir lu le troisième livre de ses *Geschichten Schweizerischer Eindgenossenschaft*, il écrit à Müller : « Je vous mets de pair avec les premiers historiens, mais je trouve un défaut dans votre ouvrage aisé à éviter. Si vous le considérez dans son ensemble – selon l'esthétique [en allemand dans le texte] – et comme ouvrage de l'art, il manque de beauté, et voici comment. Je voudrais qu'on écrivît l'histoire comme Homère écrivit son Iliade ou son Odyssée, surtout comme Salluste son Catilina ou son Jugurthe ou César ses Commentarii – qu'on arrangeât les matériaux selon les règles de l'art, et qu'on rejetât dans des notes et de mémoires particuliers tout ce qui défigure. – Vous vous faites vos extraits non comme l'abeille, mais comme un négociant qui vide son magasin même jusqu'aux balayures – ut poesis historia ». (Bst VII

477) La citation latine montre clairement à quelle source Bonstetten puise ses exigences esthétiques : *l'Art poétique* d'Horace, dont Bonstetten adapte le vers 361 à son propos, modifiant *ut pictura poesis* (un poème est comme un tableau) en *ut poesis historia* (l'histoire est comme un tableau). Il convient donc selon Bonstetten d'écrire l'histoire avec une plume poétique, « selon l'esthétique, comme ouvrage de l'art », en étant attentif à l'unité du style et à la beauté. Cette exigence inspirée d'Horace, il l'adresse encore en 1828 à Heinrich Zschokke, à propos de son *Addrich* : « Peut-être que le personnage d'Addrich est historiquement vrai. On ne peut cependant pas s'intéresser à lui, ou seulement à moitié. Ce grand ouvrage en son ensemble est davantage attirant, il a plus d'unité que n'importe quel Walter Scott. En ce qui concerne les drames, vous êtes un véritable génie. *Ut pictura poesis*. Tous les personnages devraient avoir une beauté relative ou absolue ». (Bst XIII 980-981 ; langue originale : allemand)

V

Les auteurs antiques dans les traités de Bonstetten jusqu'à son installation à Genève (1803)

Il est évidemment impossible de déterminer quelle serait la culture antique de Bonstetten s'il n'avait pas rencontré Jean de Müller. Nous avons vu que dans sa jeunesse, Charles-Victor a lu la plupart des auteurs latins. Il semble néanmoins assuré que l'échange intellectuel avec Jean de Müller lui amène une connaissance bien plus intime des auteurs latins et la découverte des auteurs grecs. La familiarité qu'acquiert Bonstetten se reflète dans ses nombreux traités, qui appartiennent à des genres divers et portent sur des sujets très variés. Considérons d'abord ceux qu'il écrit jusqu'à son installation à Genève en 1803, à l'exception de ceux qui traitent de l'éducation : comme ce sujet préoccupe Bonstetten sa vie durant, les écrits qui lui sont consacrés seront discutés à part.

Le premier traité que Bonstetten publie s'intitule *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland* (*Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse*). Il en commence la composition en 1779, alors qu'en tant que bailli, il habite la vallée qu'il y décrit, le Gessenay, située dans le pays bernois de Saanen. Ces lettres, dont Müller assure en grande partie la rédaction en allemand, constituent en quelque sorte le volet littéraire d'une campagne d'information à laquelle se sont attelés les deux amis : elles portent notamment sur l'état politique, économique, industriel, social et culturel de ce baillage bernois et contiennent donc, à côté de la description du paysage, des études économiques inspirées par les écrits d'Adam Smith, tout comme des considérations d'ordre social et culturel. La mise en scène de ces *Lettres* souligne la tradition dont elles se montrent, dans un premier temps,

les héritières : la poésie bucolique, dont les premiers témoignages remontent à Théocrite et aux *Géorgiques* de Virgile. Aussi le narrateur se présente-t-il en promeneur solitaire qui parcourt une région alpestre vierge avec son Horace à la main – dans un décor qui évoque l'âge d'or, il lit le poète latin des heures durant, couché sous les pins (*Lettre 3*, § 8 ; *Bst Schriften* 31). Lorsqu'il en vient à décrire dans la *Lettre 6* une des principales ressources économiques de la région, la production de miel, il cite en exergue quelques vers de la quatrième *Géorgique* de Virgile, relatifs au peuple des abeilles. Après une phrase introductive sur le tapis de fleurs propice aux abeilles, il quitte l'univers bucolique et déplore qu'un seul homme ait reconnu le potentiel économique du miel – or, cet homme est décrit par la suite avec des traits qui l'apparentent d'emblée au vieillard sage de Tarente, dont la quatrième *Géorgique* décrit le jardin comme particulièrement hospitalier aux abeilles. Le mélange entre des topoi virgiliens et des considérations économiques qu'illustre cet exemple est caractéristique des *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland*.

En mars 1798, après la chute de l'ancienne république de Berne, Bonstetten quitte la Suisse avec son fils aîné pour se rendre au Danemark, auprès de Friederike et Constantin Brun, où il séjourne jusqu'en juin 1801. Ces années d'exil sont pour Bonstetten riches en rencontres et en découvertes de tous genres et comptent parmi les plus productives de sa vie sur un plan intellectuel. Encouragé par son amie, il rédige et publie de nombreux traités sur l'éducation, mais aussi sur un voyage à travers le Seeland, sur l'Islande, sa langue et ses sagas, sur les coutumes et la liberté, pour ne citer que quelques sujets. Or, même si ces pages n'ont pas à première vue de lien avec les auteurs anciens, ceux-ci n'en sont pas pour autant absents. Prenons par exemple le petit essai *Über Gartenkunst (Sur l'art des jardins)*, paru en 1800 dans le *Neue Teutsche Merkur*. À l'occasion de la visite du château de Friedrichsburg et de ses jardins au début de l'automne 1798, Bonstetten s'interroge sur l'histoire des jardins et la perception de la nature par l'homme suivant les époques. Ces premières réflexions donnent lieu à l'étude citée, qui compare les jardins de diverses époques et cultures. Les premiers jardins à être décrits en détail sont les jardins romains. Bonstetten appuie ses affirmations sur deux lettres de Pline le Jeune, où celui-ci décrit sa villa Tuscum en Étrurie et sa villa Laurentum dans le Latium ; il en reproduit de longs passages en traduction, avant de faire quelques remarques générales sur l'adéquation entre l'aménagement des jardins et les coutumes des Romains et de procéder à une comparaison entre les jardins romains et ceux de son époque. (*Über die Gartenkunst* ; *Bst Neue Schriften* 103-109)

Dans le même volume des *Neue Schriften von Karl Viktor von Bonstetten*, datant de 1800, se trouve aussi un tout petit traité, intitulé *Über Ossian, Homer und die skandinavischen Dichter*. (*Sur Ossian, Homère et les poètes scandinaves* ; Bst *Neue Schriften* 220-221) Dans la suite de son travail sur les sagas islandaises, Bonstetten réfléchit sur l'évolution culturelle des peuples : établissant un parallèle entre Ossian et Homère, il constate que si au début de leur évolution, la plupart des peuples connaissent une période culturellement très riche, celle-ci décline sitôt que deux cultures se rencontrent et que l'une prend le pas sur l'autre. En d'autres termes, qu'une nation voit sa culture disparaître sitôt qu'une autre lui impose sa langue et, par là, une culture artificielle, comme cela a été le cas pour les Scandinaves ; les Grecs par contre, ayant toujours conservé leur langue, n'ont jamais vu leur culture décliner. Dans la foulée, Bonstetten avance qu'une culture pour ainsi dire importée n'est d'aucune utilité pour le peuple qui la reçoit : il ne comprend par exemple les sciences exactes qui lui sont apportées par un autre peuple que le jour où il les découvre lui-même – tout comme la société chrétienne n'a compris les sciences exactes qu'elle a héritées d'Aristote que le jour où elle les a découvertes elle-même. Ce petit traité est particulièrement intéressant à plus d'un titre : tout en stipulant un parallèle anthropologique prometteur entre Homère et Ossian, tout en reconnaissant la grandeur et la singularité de la culture grecque, ce qui en suppose une excellente connaissance, Bonstetten refuse de lui accorder la primauté ; bien plus, il donne à entendre que si chaque nation pouvait évoluer en gardant sa langue et donc sa culture, il en résulterait une plus grande variété de connaissances. Ce plaidoyer en faveur des langues et des cultures nationales et hostile à l'empire de la culture grecque porte des accents que nous retrouverons dans les traités sur l'éducation.

Ces réflexions sur l'importance des langues et cultures nationales font suite aux recherches que Bonstetten a menées sur les sagas islandaises et par lesquelles il tend notamment à montrer les parentés linguistiques entre l'Islande et la Suisse. Comme le remarquent les éditeurs des *Bonstettiana* Doris et Peter Walser-Wilhelm dans leur préface au volume des *Neue Schriften*, Bonstetten cherche par ses enquêtes à élucider d'une certaine façon une question qu'il se pose fréquemment lors de son exil politique et intérieur, celle de savoir d'où il vient.

En juin 1801, Bonstetten et son fils aîné quittent le Danemark en compagnie de Friederike Brun et de sa fille Ida pour se rendre en Suisse. Après divers séjours à Genève, Valeyres et Cour, près de Lausanne, Bonstetten, Friederike Brun et sa fille Ida partent en septembre 1802 à Rome, où ils arrivent en novembre. Ils en repartiront moins d'un an plus tard, le 10 juin 1803. Ce n'est pas la première fois que Bonstetten y séjourne : il y a

déjà passé quelque temps lors de son premier voyage en Italie, d'abord en février 1773, puis d'avril à juillet de la même année. Mais le séjour en 1802-1803 est particulier : afin de retrouver dans la topographie du Latium les lieux où se déroulent les chants 7 à 12 de l'*Énéide* de Virgile, Bonstetten suit le Tibre jusqu'à Ostie. Plus tard, il se rend à Préneste en compagnie de Friederike Brun, puis, pour finir, à Antium/Nettuno et à Ardéa, avec le dessinateur Wilhelm Friedrich Gmelin.

Bonstetten met par écrit chacun de ces voyages, tout comme les autres excursions archéologiques qu'il entreprend lors de son dernier séjour à Rome, en 1807-1808, et qui le mènent à Cerveteri et à la villa d'Horace, Licenza. Le voyage à Antium est publié pour la première fois dans le volume *Italien* des *Bonstettiana* (p. 326-351) ; les descriptions des autres voyages sont perdues, à l'exception de celui à Ostie, le *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*. Celui-ci paraît en 1804 chez Paschoud à Genève et fonde la réputation littéraire de Bonstetten qui n'écrit désormais plus qu'en français, comme le lui conseille par ailleurs Mme de Staël. Comme il a déjà été dit, le propos de ce livre est de vérifier sur les lieux les données topographiques de la seconde moitié de l'*Énéide*. Dans ce but, Bonstetten soumet à un examen méticuleux non seulement le texte de ce grand poète, mais également ceux de nombreux autres auteurs anciens, tels que Tite-Live, Horace, Denys d'Halicarnasse, Pausanias, Strabon, Pline l'Ancien et Pline le Jeune, Rutilius Namatianus, pour n'en citer que quelques-uns. Et il ne s'en tient pas seulement à la littérature antique : il consulte aussi une riche littérature secondaire, dont il convient de citer l'historien Leandro Alberti (1479 - env.1552), les topographes Philipp Clüver (1580-1622), Athanasius Kircher (1602-1680) et Giuseppe Rocco Volpi (1692-1746) ou encore les auteurs de voyages en Italie Jean-Baptiste Labat (1663-1738), Joseph Addison (1672-1719) et Joseph-Jérôme Lalande (1732-1807). Ainsi, Bonstetten est propulsé parmi les plus éminents représentants de la recherche virgilienne, parmi lesquels Christian Gottlob Heyne, auteur notamment d'une édition et d'un commentaire de l'*Énéide* que Bonstetten consulte abondamment, et qui engage avec Bonstetten une correspondance d'un haut niveau scientifique. En octobre 1804, Heyne publie dans les *Göttingische Gelehrte Anzeigen* un compte-rendu fort élogieux du *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*. D'autres comptes-rendus tout aussi positifs paraissent presque en même temps, en allemand d'August Wilhelm Schlegel et de Jean de Müller, en français de Mme de Staël, de M. Estinbert et de Jean-Jacques Ampère. Ces nombreux comptes-rendus ne sont pas la seule preuve de la notoriété de *Voyage*, notamment en France : il sert aussi de guide lors de voyages en Italie, entre autres à Mme de Staël, Schlegel et Sismondi en 1804 et à Charles Didier qui, après avoir bénéficié du soutien de Bonstetten,

suit ses traces à Rome avant d'émigrer à Paris en 1840. Que les thèses avancées dans le *Voyage* sont régulièrement reprises et discutées encore au XX^{ème} siècle dans le cadre des recherches virgiliennes montre qu'elles restent d'actualité.

Cependant, au propos de la vérification topographique se joint un autre, comme le soulignent Peter et Doris Walsen-Wilhelm dans leur préface au volume des *Neue Schiften* de même que dans leur introduction et leur commentaire au *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide* dans les *Bonstettiana*, rédigé en collaboration avec Anja Höfler (Bst, *Italien, passim*) : Bonstetten, balloté par les divers bouleversements qui ébranlent l'Europe, se sent un nouvel Énée ; comme lui, ayant fui sa patrie en flammes et étant arrivé sur les rives du Tibre au terme de longues errances, il a besoin de sentir la terre ferme sous ses pieds et, avec elle, la promesse d'un avenir meilleur. En ancrant les scènes du mythe fondateur qu'est l'Énéide dans la réalité spatiale qui lui est contemporaine, Bonstetten achève en quelque sorte cette éprouvante traversée de la Cordillère que constituent pour lui la Révolution française et les profonds changements qu'elle a entraînés à sa suite. En effet, « il faut s'abîmer dans l'antiquité pour vivre dans le présent », comme il écrit à Mme de Staël fin février 1803. (Bst IX 454) En permettant à Bonstetten d'entrevoir un avenir à l'instar d'Énée, le *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide* constitue une réponse aux enquêtes scandinaves, tournées, elles, vers la recherche de l'origine.

Lors de son voyage à Ostie, ce n'est donc pas au seul texte de Virgile que Bonstetten s'attache, mais également à son adéquation avec le terrain. Le *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide* n'est pas le seul témoignage de son intérêt pour les *realia* – qu'il s'agisse de réalités topographiques ou de ruines, ou encore d'objets quotidiens : en diminuant le temps qui le sépare de l'antiquité, elles la lui rendent plus tangible. Il convient par ailleurs de noter que Bonstetten observe avec l'acuité qui lui est propre non seulement les *realia* antiques, mais aussi celles qui le renseignent sur la réalité contemporaine, souvent affligeante. Ainsi, dans la deuxième partie du *Voyage*, intitulée *Observations sur le Latium moderne*, en confrontant les *realia* antiques et contemporaines, il souligne tout ce qui, dans la Rome de son époque, demanderait à être amélioré, d'un point de vue tant économique que politique et social. Mais revenons aux *realia* antiques. Lors de son premier voyage, il s'enthousiasme par exemple à la vue des fouilles de Pompéi et des objets quotidiens qu'elles livrent (lettre à Jean de Müller du 1^{er} mars 1774 ; Bst II 193-194), ou à celle des villas de Cicéron et des Caton lors de sa visite de Tusculum (lettre à Jean de Müller du 20 mai 1774 ; Bst II 208). Son observation minutieuse de diverses ruines lors de son voyage à Antium, consignée dans l'essai qu'il

consacre à cette excursion (Bst *Italien* 326-351), atteste le même intérêt. Friederike Brun l'évoque également dans son journal de voyage, lorsqu'elle y narre diverses visites communes de ruines, comme dans l'extrait suivant : « 1802, Rome, novembre, Palatin, Zoéga, 26. Bonstetten courait toujours à droite et à gauche ! « J'ai trouvé un cours d'eau, a-t-il crié depuis le grenier – c'est l'Euripe, je ne l'ai encore jamais vu » lui répondit Zoéga depuis l'extérieur, en rentrant à côté de moi ! Je crois que tous deux n'avaient plus tous leurs sens – le cours d'eau s'appelle aujourd'hui la Morrana, il actionne des moulins et est riche en eau. Autrefois il s'appelait l'Euripe et il était dévié dans un canal devant les sièges du Cirque Maxime dont il faisait le tour – si on voulait donner des naumachies, on érigeait une digue à l'écoulement et le lac emplissait l'arène ». (Bst IX 410)

Ce n'est pas qu'à Rome que Bonstetten éprouve de l'intérêt pour les ruines. De fait, dans son texte *Voyage dans le Midi de la France*, qui relate le voyage qu'il fait en 1810 avec Marc-Auguste Pictet dans le sud de la France et qui est publié pour la première fois dans le cadre des Bonstettiana, Bonstetten évoque l'importance que revêt pour l'historien la recherche sur le terrain, complémentaire de la lecture des livres : « L'étude de l'histoire est intéressante dans les livres, mais elle l'est bien plus sur le terrain même de l'histoire ». (Bst *L'homme du Midi et l'homme du Nord* 21)

Lors du séjour romain de 1802-1803 en général et dans le *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide* en particulier, Bonstetten donne donc un sens aux événements par le biais du texte de Virgile et des ruines romaines. Ce n'est pas la seule fois de sa vie où l'aura des antiques confère une importance particulière à un événement : en 1795, à l'occasion d'un voyage dans le Tessin, Bonstetten fait visiter la villa de Pliny sur les bords du lac de Côme à Friederike Brun et à Friedrich von Matthiesson ; ils y concluent un pacte d'amitié auquel la solennité du lieu confère une signification toute particulière, comme le raconte Friederike Brun avec émotion dans son journal de voyage. (Bst VII 259-260)

V

Les auteurs anciens dans les traités postérieurs à 1803

Après son retour de Rome, Bonstetten s'installe définitivement à Genève, qu'il quittera sporadiquement pour divers voyages. Sa correspondance et sa production littéraire restent toutes deux très riches et aux thématiques déjà présentes, comme les observations anthropologiques ou relatives au bien public, se joignent les études sur l'esprit humain. Dans ces traités et essais, publiés ou inédits, Charles-Victor se réfère souvent aux auteurs anciens. Le mode sur lequel il les évoque varie de la simple citation

sans nommer l'auteur à une citation longue avec l'indication de l'auteur, en passant par la paraphrase. Quel que soit le mode, tous ces passages témoignent de la profondeur avec laquelle Bonstetten s'est approprié ces textes, comme nous allons le montrer par quelques exemples.

Commençons par les textes simplement évoqués ou cités comme sources. Dans son *Voyage dans le Midi de la France*, à l'occasion de son passage à Montmélian au sud-est de Chambéry, Bonstetten évoque le passage d'Hannibal en s'appuyant sur une source romaine : « C'est bien l'Isère qui conduisit Hannibal en Italie, puisque c'est un consul romain, contemporain de Tacite, Silius, qui nous l'apprend ». (Bst *L'homme du Midi et l'homme du Nord* 71) Lorsqu'il rédige le chapitre sur les « Opinions, modes, coutumes et coterie » de son traité *L'homme du Midi et l'homme du Nord*, paru en 1824 à Paris et à Genève, Bonstetten étaye ses dires relatifs aux Germains par Tacite, qu'il cite : « Tacite remarque qu'au lieu de temples et de statues, les Germains n'avaient que des forêts sacrées, où les dieux n'étaient visibles que par le respect qu'ils inspiraient. *Deorumque nominibus appellat secretum illud quod sol reverentia vident* ». (Bst *L'homme du Midi et l'homme du Nord* 410).

Ailleurs, Bonstetten évoque les auteurs antiques pour illustrer son propos. Par exemple, dans son traité intitulé *Analyse de l'Intelligence*, rédigé en 1807 lors du troisième voyage à Rome et publié pour la première fois intégralement dans les *Bonstettiana*, Bonstetten prévoit de parler entre autres des « effets des sentiments sur les autres », comme il l'indique dans son plan de l'ouvrage, et il projette d'illustrer ce point par Pline : « Pline parle d'un homme vilaine et fastueux qui servait 3 vins à ses convives. Il appelait cela *économie et magnificence*, Pline l'appelle gourmandise et vilénie ». (Bst *Philosophie* 402) De passage à Donzère lors de son voyage dans le Midi de la France en 1810, Bonstetten s'enthousiasme de « la magie de la parole qui fait briller à travers les siècles la pensée et le sentiment » – magie qu'il illustre d'emblée par les exemples de Mme de Sévigné et de Pline le Jeune : « Madame de Sévigné nous parle d'objets qui nous sont étrangers, et cependant elle est sentie et entendue par tous les hommes qui savent sentir ou entendre. Que de générations se sont écoulées entre Pline et nous, entre Madame de Sévigné et nous, que de sentiments, que de pensées ont passé sur les hommes sans laisser plus de traces que le souffle de l'air qu'ils ont respiré, et quelques pensées, quelques sentiments de Pline et de Sévigné ont survécu aux Nations et aux Siècles » (Bst *L'homme du Midi et l'homme du Nord* 135). Dans la seconde partie des *Études de l'homme, ou Recherches sur les facultés de sentir et de penser*, parues en 1821 à Genève et à Paris, et dans laquelle Bonstetten se penche sur la *liaison des idées*, il

consacre un chapitre au sentiment de l'harmonie ; pour l'illustrer, il évoque notamment deux textes latins, l'un tiré de *l'Énéide* de Virgile et l'autre d'une ode d'Horace, qu'il cite en langue originale. (Bst *Philosophie* 643)

L'évocation de textes antiques comme source peut générer une réflexion plus approfondie, par exemple au sujet de diverses doctrines philosophiques. Ainsi, dans le chapitre intitulé « Unité et harmonie dans le caractère de l'homme » de ses *Recherches sur la nature et les lois de l'Imagination*, parues en 1807 à Genève, Bonstetten discute des différents tempéraments de l'homme. À leur propos il évoque d'abord Hippocrate, puis, au sujet du développement de l'âme, les règles du beau et de la pensée. Cela l'amène non seulement à citer en langue originale tout un passage des *Tusculanes* de Cicéron, mais également à comparer les évocations de Platon que fait Cicéron aux idées innées de Leibniz.

Parfois, Bonstetten recourt pour souligner ses propos à une courte citation latine en langue originale, dont l'auteur n'est généralement pas nommé. Ces citations ont ceci d'intéressant qu'elles traversent les écrits de Bonstetten, qui les utilise à diverses reprises, tels des leitmotifs. Leur rôle semble être de conférer à ce qu'elles illustrent une valeur de vérité générale, comme le donnent à penser les trois exemples suivants qui se réfèrent tous trois à des enseignements que Bonstetten a tirés de sa vie. Ainsi, une phrase tirée de la guerre de Jugurtha de Salluste et désignant l'âme comme le guide et le chef de la vie des mortels, apparaît une première fois dans les *Études de l'homme*, dans un passage relatif à la vieillesse : « la vieillesse est le résultat, je dirais presque le bilan, de la vie passée. Elle est ce que vous l'avez faite, bonne ou mauvaise comme vous l'avez voulue. Rien de plus vrai que ce que dit Salluste : *Dux atque imperator vitae mortalium animus est* ». (Bst *Philosophie* 658) Bonstetten la cite une deuxième fois dans le petit traité intitulé *Influence de l'étude de l'homme sur les progrès des sciences*, appartenant au contexte de *Études de l'homme* et inédit ; cette fois, elle illustre sa thèse qu'aucune action n'est dépourvue de motif (Bst *Philosophie* 986). Une petite expression virgilienne, *mens agitat molem*, possède encore bien plus les traits d'un leitmotiv : Bonstetten la cite dans des contextes bien différents, par exemple dans son traité *Pensées sur divers objets de bien public*, paru à Paris et à Genève en 1815, en conclusion de l'affirmation suivante : « Quelle que soit l'influence de la matière sur l'être pensant, il n'est pas moins vrai qu'une nation est, aussi bien que l'individu, déterminée dans ses actions par sa partie pensante. *Mens agitat molem* ». (Bst *L'homme du Midi et l'homme du Nord* 258) Et il la cite à nouveau dans les *Études de l'homme* à propos du fait que « c'est l'âme qui meut le corps ». (Bst *Philosophie* 573) Une autre citation tirée également de *l'Énéide* de Virgile

connaît un destin semblable dans les écrits de Bonstetten, à savoir *mobilitate viget*, termes qui décrivent la célérité de la Renommée dans le texte virgilien. Bonstetten la cite au sujet de l'imagination dans son traité *Suite de la mémoire*, composé en 1804 et resté à l'état de brouillons manuscrits : « L'imagination au contraire [de l'esprit] est comme la renommée, *mobilitate viget*, sa force est dans la vitesse, c'est qu'elle ne cherche point le semblable, c'est-à-dire l'identique ». (Bst *Philosophie* 45) Dans les *Recherches sur les lois et la nature de l'Imagination*, c'est à propos des passions que Bonstetten cite ces deux mots. (Bst *Philosophie* 324) On les retrouve aussi dans les *Études de l'homme* au sujet de la matière dominée par l'esprit. (Bst *Philosophie* 705)

Avant de nous tourner vers le dernier volet consacré aux réflexions de Bonstetten sur l'éducation, il convient d'évoquer encore deux faits également emblématiques de la profonde familiarité de Bonstetten avec les textes et le monde antique. Tous deux sont transmis par voie épistolaire. Le premier concerne une autre citation virgilienne, *maior rerum mihi nascitur ordo*, que Bonstetten emploie deux fois à quelques mois de distance pour qualifier le cours des événements politiques. La première fois, elle figure dans sa lettre du 11 novembre 1813, adressée à Karl Ludwig von Haller, sur l'arrière-plan des guerres napoléoniennes : « Je ne vois pas dans l'histoire de plus belle ni de plus dramatique époque que l'histoire de l'an 1813. Le pauvre et cher Muller, que ne vit-il encore. Et *novus rerum panditur ordo*. Je ne doute pas que l'Italie ne suive bientôt l'exemple de l'Allemagne ». (Bst XI 410) Cette même citation se trouve en exergue de la lettre qu'il écrit le 14 avril 1814 à son ami Philipp Albert Stapfer, dix jours après l'entrées des alliés à Paris. (Ibid., p. 440) Le second fait se rapporte à une création de mot. Lors de son séjour à Hyères pendant l'hiver 1812, Bonstetten parcourt durant de longues heures l'arrière-pays à dos d'âne. Il passe tellement de temps juché sur sa monture qu'ils ne forment plus qu'un, comme il l'écrit à Jean-Charles-Léonard de Sismondi, le 12 février 1812 : « Je suis tous les jours quatre heures à la promenade, le plus souvent à quatre jambes qui se sont identifiées avec mon corps de manière à me croire un centaure, onanthrope ». (Bst IX 53) – un homme-âne, un être apparenté aux centaures qui peuplent la mythologie grecque, lui-même digne d'y figurer. Bonstetten n'hésite pas à lui donner un nom grec, taillé sur mesure. Ce jeu linguistique est caractéristique non seulement de l'intérêt de Bonstetten pour la langue, que nous avons déjà rencontré plusieurs fois, mais également de sa familiarité avec l'imaginaire antique.

VII

Les auteurs anciens et l'éducation

Déjà au cours de ses années de formation, Bonstetten s'intéresse à l'éducation. Dans une lettre datant de novembre 1765, il s'informe auprès de son père sur la réalisation de la réforme de l'éducation lancée notamment par l'érudit bernois Johann Rudolf Sinner von Ballaigues. Cette réforme était basée sur un *Essai sur l'éducation publique* paru de façon anonyme à Berne au printemps 1765, rédigé par Sinner. Cet essai s'élève contre l'éducation publique telle qu'elle est alors pratiquée et il entend la réformer. Il critique notamment l'enseignement du grec et du latin basé essentiellement sur la grammaire : « L'écolier pense toujours en allemand ; la tournure de sa phrase [latine] est allemande ; comment cela serait-il autrement ? On ne lui apprend cette langue morte que comme un mystère d'écoles. (...) Salluste, Tite-Live, à ses yeux, sont des régents, qui lui proposent des constructions difficiles à résoudre ». (Bst I 435) En lieu et place de cet enseignement-là, Sinner propose un apprentissage inductif des langues mortes, basé sur la conversation, la rétroversion et la mémorisation de beaux vers d'Horace et de Virgile, qui lui ont d'abord été expliqués ; par ailleurs, il convient de ne pas attribuer trop de temps à l'étude de la grammaire, réservée aux classes supérieures. Dans de telles propositions, Charles-Victor retrouve sans nul doute ses propres pensées, lui qui apprit le latin en autodidacte, les leçons dont il bénéficia dans sa jeunesse ne lui ayant nullement profité, comme nous l'avons vu ; de fait, il juge à un âge avancé que « l'ancienne méthode d'enseigner les langues, que beaucoup d'hommes à la pensée dépassée vénère encore, était si inappropriée que malgré tout mon zèle, malgré de nombreuses heures investies et malgré de bonnes aptitudes naturelles, je ne comprenais à l'âge de dix ans pas une ligne de latin ». (Bst I 25 ; langue originale : allemand)

Sinner n'est pas le seul dont les idées pédagogiques retiennent l'attention de Bonstetten. De fait, tout au long de sa vie, il s'intéresse de près aux réflexions et innovations pédagogiques et aux institutions novatrices, telles que les écoles de Pestalozzi à Burgdorf et Yverdon, de Philipp Emanuel de Fellenberg à Hofwyl près de Berne et de Caspar von Voght à Flottbeck près d'Hambourg et il soutient activement les deux premières en les recommandant à ses connaissances et en publiant à leur sujet.

Charles-Victor revient par ailleurs à maintes reprises sur le sujet même de l'éducation, que ce soit dans sa correspondance, dans ses traités – il en consacre une bonne dizaine à ce sujet – ou au détour de traités portant sur d'autres sujets. Au milieu des nombreux points qu'il aborde en connaisseur avisé, tels que diverses institutions et méthodes, il réfléchit

souvent sur les matières que devraient apprendre les écoliers – et à son avis, le latin et le grec n’y figurent en aucun cas, justement à cause de la méthode employée. Et c’est bien la méthode qui est en cause, et non les langues anciennes elles-mêmes ni les textes – le rôle primordial que les textes anciens jouent dans la formation intellectuelle de Bonstetten a largement été souligné dans ces quelques pages. Mais attardons-nous quelques instants sur les reproches méthodologiques que Bonstetten formule à l’égard de l’enseignement du grec et du latin tel qu’il le connaît. Ainsi, à l’âge de 20 ans déjà, dans une lettre adressée à son père en juin 1765, son aversion contre l’enseignement précoce des langues mortes à des enfants lui fait pousser un cri du cœur : « Ici, je ferais un petit épisode pour M. Tschärner en qualité d’oncle de ses enfants. Je le prie à genoux de ne pas tourmenter ses enfants avec le latin ou le grec. C’est étouffer la nature qui nous appelle si instamment ailleurs. (...) Les enfants sont observateurs, ils peuvent suivre un insecte, ils font des questions sur des objets simples ; ils demanderont comment l’araignée fait sa toile et jamais comment les Romains ont raisonné ». (Bst I 390) Dans ce passage, Bonstetten montre clairement du doigt la méthode employée, qui n’accorde pas assez d’importance à l’observation – et nous retrouvons là le disciple de Bonnet – mais trop au raisonnement. La citation suivante, tirée de son traité *Über Volkserziehung* paru en 1799, transmet le même message, puisque Charles-Victor y démontre qu’il est bien plus utile pour une nation de connaître la nature que d’étudier les langues mortes. « Tant qu’une nation ne vit plus dans le combat contre des hérétiques, la connaissance de la nature est plus utile au pasteur que la langue des Juifs ou celle de son testament grec, oui, même que la langue d’Anacréon ou d’Aristophane. Qu’est la connaissance des langues pour des hommes qui manquent d’idées ? » (Bst *Neue Schriften* 81 ; langue originale : allemand) Dans une note à ce passage, il spécifie justement que la question n’est pas de savoir si la connaissance des trois langues mortes est utile, mais celle de savoir si d’autres connaissances ne sont pas plus utiles pour l’éducation du peuple et quel profit on peut retirer des trois langues mortes, si elles n’ont été apprises qu’à moitié. En d’autres termes, et c’est le deuxième reproche, la méthode employée génère une perte de temps considérable, par le fait même qu’elle n’aboutit qu’à un apprentissage partiel. Dans son essai *Über Ossian, Homer und die skandinavischen Dichter* (*Sur Ossian, Homère et les poètes scandinaves*), Bonstetten revient sur cette perte de temps – mais cette fois-ci, c’est l’apprentissage des langues en général qui est en cause : « J’aimerais voir un décompte de toutes les heures qui sont employées pour les langues étrangères mortes ; je désire connaître le temps investi dans l’enseignement des langues mortes par rapport à l’enseignement des sciences réelles. On verrait alors qu’il est encore problématique de

savoir si l'étude des langues étrangères, devenue trop commune, a réellement plus profité que nui ». (Bst *Neue Schriften* 81 ; langue originale : allemand) Un troisième point faible de la méthode employée est qu'elle ne souligne pas suffisamment la polysémie des langues anciennes, comme Charles-Victor l'explique dans son traité *Über die Erziehung der Patrizischen Familien von Bern* (*Sur l'éducation des familles patriciennes de Bern*), paru en 1786. (Bst *Schriften* 435) Un quatrième manquement consiste, nous l'avons déjà vu, dans l'orientation exclusivement grammaticale de cet enseignement, une orientation par ailleurs fréquente dans l'enseignement des langues en général et que Bonstetten déplore encore à un âge avancé : le 24 février 1829, il écrit à Philippe Albert Stapfer : « En apprenant une langue étrangère, on a toujours sa langue maternelle entre elle et nous. Ce n'est qu'en touchant sans intermédiaire une langue avec le sentiment qu'on éprouve qu'on lui donne de la vie. Rien au monde ne remplace le sentiment immédiat. Placer une idée abstraite (règle de grammaire) entre le sentiment et le langage, c'est fermer le contrevent au jour ». (Bst XIV 179-180) C'est donc bien à cause de la méthode employée que Bonstetten désire bannir les langues anciennes des programmes d'école. Les textes des anciens par contre, justement en matière d'éducation, sont riches en exemples à suivre. C'est ce qui ressort par exemple d'un chapitre du traité *Über Nationalbildung* (*Sur l'éducation nationale*) paru en 1802, intitulé *Hauptunterschied zwischen der Erziehung der Alten und der unsrigen* (*Différence principale entre l'éducation des anciens et la nôtre*). Bonstetten y démontre en quoi l'éducation des anciens surpassait celle de son époque : « L'éducation des anciens reposait davantage que la nôtre l'expérience immédiate, et chez les anciens, tout suivait un plan. Mais leur éducation avait encore ce troisième avantage : que l'on utilisant davantage les années de jeunesse et que l'éducation du jeune homme était aussi celle de l'adulte ». (Bst *Neue Schriften* 374 ; langue originale : allemand) Dans *l'Homme du Midi et l'homme du Nord*, Bonstetten cite le père d'Horace en modèle de cette éducation par l'exemple : « On a de tous les temps admiré l'éducation que le père d'Horace avait donnée à son fils. Ce père allait de l'exemple à la règle. Tel homme était-il blâmé pour être avare, libertin ou prodigue ? le père du jeune poète faisait sentir à son fils ce que ces vices avaient de honteux. Tel autre était-il loué pour ses vertus ? il lui faisait comprendre l'avantage de la vertu, de manière que chaque précepte était vivifié par un exemple frappant, toujours marqué du sceau de l'estime, ou du mépris des hommes ». (Bst *L'homme du Midi et l'homme du Nord* 484) Si donc l'on changeait de méthode et que l'on ne s'appuyait pas essentiellement sur la mémoire pour l'enseignement des langues anciennes, celui-ci gagnerait beaucoup en attrait et en utilité, au grand plaisir des auteurs anciens eux-

mêmes : « Qu'aurait dit Salluste ou César, s'ils avaient pu voir le vulgaire de leurs interprètes ? Il faut pour l'intelligence des anciens bien plus que de goût, de jugement, de sagacité, et surtout de connaissances préliminaires, que de mémoire. Les enfants ont plus d'esprit qu'on ne leur en suppose ; et bien souvent les maîtres en ont moins qu'on ne leur en croit. Ouvrez le grand dictionnaire de Gessner, et vous y verrez des mots qui ont plus de vingt significations, et peu de mots qui n'en aient qu'une. En fixant le sens varié d'un mot latin ou grec à un ou deux mots de notre langue, on empêche plus qu'on ne facilite la connaissance du véritable sens du mot grec ou latin. Ajoutez que tout ce qui tient à la connaissance de l'antiquité ne se traduit point, mais s'explique par l'histoire. La mémoire est faite pour retenir ce qu'on sait, et non pour expliquer ce qu'on ne sait pas » écrit-il dans *l'Histoire de ma vie pensante*. (Bst I 57)

VIII

Au terme de ces pages qui ont tenté d'éclairer les liens de Bonstetten avec les auteurs antiques, il apparaît clairement à quel point il a fait sien le conseil que Jean de Müller lui a donné. De fait, son appropriation profonde des auteurs anciens se manifeste continuellement. Que l'on songe à sa manière de recourir à leurs textes comme sources ou comme illustration, ou à leurs mots pour désigner son propre état ou des étapes de l'évolution politique, ou encore à son admiration pour leurs modèles éducatifs, et on voit qu'il en était si pénétré qu'il est pour ainsi dire devenu l'un d'eux. N'a-t-il pas su donner un sens à sa vie en devenant, non pas comme le suggère Sainte-Beuve, un second Ulysse, mais un second Énée ? Bernhard von Beskow déjà le compare à l'un des auteurs latins que Bonstetten appréciait le plus, lorsqu'il écrit en 1867 : « Mais lors même que tous ses autres ouvrages auraient péri, ses lettres suffiraient, comme à Pline, à le rendre immortel ». (Bernhard de Beskow, *Charles Victor de Bonstetten*, Stockholm, 1867 ; Bst I 179)

Dieses digitale Dokument ist Teil des Projekts *Musarion*

Für weitere Informationen vgl. <https://musarion.ch/bonstetten/referate/>

Veröffentlichungsdatum:

12. April 2022

Zitierformat:

Es gelten die üblichen akademischen Regeln.